

Brèves littéraires

Brèves

Une femme en stainless steel

Première partie

Judith Messier

Volume 6, numéro 2, automne–hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, J. (1990). Une femme en stainless steel : première partie. *Brèves littéraires*, 6(2), 41–45.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1990

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UNE FEMME EN STAINLESS STEEL *

(Première partie)

Judith Messier

En sortant de la cour, je me dis que cette histoire pue et spécialement pour moi. Ouais, bon, j'ai perdu mon sang-froid et j'ai aboyé après mes hommes. Tout le monde fait ça. Tout le monde fait ça, mais ma gaffe, c'est de l'avoir fait en public et bien sûr, un petit merdeux de journaliste l'a entendu et s'en sert pour discréditer la police. De là à crier à la faute professionnelle et au racisme, il n'y a qu'un pas qui sera vite franchi.

Les personnages : Harry Burden quarante-neuf ans, sergent détective qui enquête sur la mort d'Adélie; Kate, même âge, sa femme qui l'a quitté; Madhu, trent-huit ans, son amante malgache qui a disparu; Cindy, la jeune trentaine, une collègue de Harry; Victor Polger, la cinquantaine, le patron de Harry; Laura, vingt-quatre ans, la fille de Harry et Kate; Alistair, la jeune trentaine aussi, une connaissance de Harry; Adélie, vingt-neuf ans, la morte dont Harry a escamoté les carnets écrits en français trouvés près de son cadavre et qu'il s'occupe à traduire en anglais. Au moment où ce texte débute, Harry sort du palais de justice où il a été convoqué comme témoin dans une affaire criminelle : un jeune Noir abattu par trois policiers. Un avocat s'est servi de son témoignage contre les policiers qui étaient les subordonnés de Harry.

* Extrait d'un roman en préparation.

Je retourne au poste et me faufile dans mon bureau, en essayant de passer inaperçu. C'est oublier que Polger a les yeux tout le tour de la tête et surtout des oreilles dans toute la ville. J'ai à peine mis mon cul sur ma chaise qu'il me sonne. J'accroche à ma face mon masque le plus neutre, je tire sur mes poignets de chemise, je remonte mon pantalon qui suit la pente naturelle de ma bédaine et je vais au supplice.

C'est bien ce que je pensais, il sait déjà tout.

— Harry, espèce de triple idiot, tu pouvais pas te taire, pour une fois. Ben non, fallait que monsieur gueule.

— Écoute donc, c'était pas si terrible. Ça aurait même pu passer inaperçu dans le feu de l'action, avec toute cette pagaille. Y a fallu que le merdeux monte ça en épingle.

— Tu sais comme les journalistes nous détestent...

— Ouais, ben, je pouvais-t-y savoir qu'y avait un journaliste là.

— Espèce de trou de cul, tu as assez d'expérience, tu aurais pu le prévoir et fermer ta grande gueule.

— OK, j'ai fait une erreur.

— Ça risque de nous coûter très cher, ton erreur. Y a même des têtes qui risquent de sauter et je ne donnerais pas cher de la tienne, à ce moment-là.

— Hey, laisse tomber les menaces. Vic, veux-tu?

— En attendant mon vieux, tu aurais intérêt à te faire oublier.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Écoute, vieux, y a longtemps qu'on travaille ensemble...

— Bordel, si tu te mets aussi à faire de la psychologie...

— Lâche les grands mots. Je fais pas de la psychologie, je dirige ce truc et je veux que ça roule, compris? Et depuis que tu as des ennuis conjugaux, t'es pas du monde et tu en deviens même inefficace.

— Quoi, inefficace? C'est la première erreur que je commets depuis longtemps.

— Ouais, en tout cas, tu fous la merde ici. Quand on n'est pas capable de faire régner l'ordre dans sa propre maison, on se mêle pas d'ordre social.

— L'ordre social, voyez-vous ça. Arrête tes conneries, tu y crois pas plus que moi.

— Hey, bonhomme, tu me casses les couilles.

— Bordel, tit-cul, me parle pas sur ce ton. Tu es plus jeune que moi et c'est moi qui devrait être à ta place. On sait très bien tous les deux grâce à qui tu as eu ta promotion.

Il me regarde en silence. Je suis parfaitement injuste. C'est vrai qu'il a des relations haut placées qui lui ont donné un coup de pouce, mais il est aussi allé se chercher un diplôme en criminologie par les soirs, alors que moi, je me suis pensé trop fin et j'ai refusé de me rasseoir sur les bancs d'école. En plus, je ne voulais pas de cette promotion parce que c'est un job administratif et que j'aime mieux travailler sur le terrain que de coller mon cul tous les jours dans un fauteuil. Toutes ces réflexions me passent par la tête pendant son silence et je suis prêt à m'excuser lorsqu'il pose son index droit sur la tempe en le tournant. Bon, s'il a décidé que j'étais fou, il n'y a plus rien à faire. Vexé, je remballer sur-le-champ mes excuses.

— C'est correct, je vais aller me faire voir chez les Grecs.

J'ai déjà poussé la porte quand il me rappelle.

— Harry, en parlant de Grecs, c'est quand tes vacances?

— Fin septembre, et c'est pas chez les Grecs que je vais, c'est en France et en Angleterre. Pourquoi?

Là, je tremble carrément et j'espère qu'il ne s'en aperçoit pas.

— Prends-les donc maintenant, tu en as besoin.

— Mais je peux pas, j'ai déjà fait les réservations pour septembre.

— Débrouille-toi avec l'agence de voyage.

— Mais...

— C'est un ordre, Harry, je t'ai dit que je t'avais assez vu ici et c'était pas une figure de style. Je veux pas te voir la face avant trois semaines.

Bordel de merde de bordel de merde, de bordel de merde. C'est tout ce que je trouve à dire et à penser. Je claque la porte et en traversant le bureau, je bouscule deux ou trois humains non identifiés, mais qui portent tous l'uniforme et ont l'air complètement mé-dusés.

Je sors comme un fou et, comme je suis trop en colère pour prendre l'auto, je marche à grandes enjambées dans des rues que je ne vois pas. Au bout de deux kilomètres, je m'arrête, essoufflé, et là, je me rends compte de ce que j'ai fait. J'ai traité mon chef hiérarchique de tit-cul alors qu'il essayait de me faire comprendre que j'étais dans la soupe chaude et qu'il me virait pour essayer de me protéger. C'est malin. J'ai

plus de femme, plus de blonde et je risque de ne plus avoir de travail si je continue sur cette lancée. Bordel. Je me prends la tête à deux mains et je réfléchis à toute vitesse. Peut-être Vic a-t-il raison, peut-être que je devrais prendre mes vacances tout de suite. C'est vrai que je suis infernal depuis que Madhu est partie. IL a beau mettre ça sur le dos de ma femme, le résultat est le même.

Comme je suis tout près de mon agence de voyage, je devrais peut-être tenter d'amadouer l'agent pour qu'il m'arrange ça. Ouais, suis-je en état de discuter intelligemment avec qui que ce soit?

J'irai demain, je préfère continuer à marcher pour me calmer les nefs. Sans m'en rendre compte, je suis revenu sur le lieu du crime ou plutôt là où cette merde a commencé, dans le quartier du palais de justice. J'entre dans un bar où j'ai mes habitudes et l'idée d'une cuite monumentale me séduit sérieusement. Au deuxième scotch, Alistair se pointe. J'aime bien Alistair. Ça fait deux ou trois ans qu'on se rencontre ici à l'heure de l'apéritif, apéritif qui se résume pour elle à de l'eau minérale et dans les moments de grande débauche, à deux verres de vin. Elle vit seule et je crois que le rituel de l'apéritif lui sert surtout à retarder son retour à son appartement vide.

(à suivre)